

JONATHAN CANO

3127

LE PASSÉ PERDU

Tome 1

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042530570

Dépôt légal : avril 2026

Prologue

En 3237, le mot « autrefois » était encore utilisé, mais il ne signifiait plus rien. Il flottait dans certaines conversations, comme une poussière oubliée, mais personne ne savait ce qu'il désignait. Aucun souvenir concret. Aucun détail. Les humains se souvenaient uniquement de ce qui était arrivé après 3127, et tout le reste n'existait que dans le vide de leur ignorance.

Dans certaines archives presque illisibles, quelques noms apparaissaient encore. Des mots isolés, répétés dans plusieurs fragments, sans que personne ne sache vraiment s'ils appartenaient à l'histoire... ou à une simple légende.

L'un de ces noms revenait parfois.

Xerius.

Personne ne savait qui il était réellement. Là où certains textes anciens le décrivaient comme un chef, d'autres n'y décrivaient qu'un simple survivant d'un monde disparu.

Mais tous les fragments mentionnaient la même chose : une guerre étrange qui se serait déroulée quelque part entre 3150 et 3170.

Une guerre dont personne n'avait été témoin.

Selon les récits, cette guerre aurait opposé l'humanité aux Gulèriens. Pourtant, les descriptions variaient tellement que certains historiens doutaient même qu'ils aient existé.

Ce qui revenait le plus souvent dans les fragments, c'était leur origine.

Les Gulèriens n'auraient pas été un peuple libre, mais l'armée personnelle de l'empereur Chls.

Personne ne savait vraiment qui était cet empereur. Son nom apparaissait dans quelques archives militaires extrêmement anciennes, mais aucune cité actuelle ne possédait de preuves de son règne.

Les légendes racontaient que les Gulèriens apparaissaient sans prévenir.

Qu'ils traversaient les villes comme une tempête silencieuse.

Et que leurs batailles ne laissaient derrière elles que des zones désertes et des machines détruites.

Mais le plus étrange restait toujours le même détail.

Personne ne pouvait dire où ces batailles avaient eu lieu.

Aucune carte ne mentionnait ces champs de guerre.

Aucune ville ne revendiquait avoir participé au conflit.

Comme si cette guerre avait existé... mais que le monde entier avait oublié de la vivre.

Les fragments s'arrêtaient presque toujours au même moment.

Plus aucune mention des Gulériens.

Plus aucune trace de l'empereur Chls.

Et le nom de Xerius, lui aussi, disparaissait des archives.

Depuis, tout cela n'était plus qu'une rumeur du passé.

Une histoire que certains racontaient encore...

mais que personne ne pouvait prouver.

La planète semblait familière. Du moins, c'est ce qu'on leur avait appris. Les étendues de sable s'étendaient à l'infini, ponctuées de chaînes montagneuses et de zones enneigées que les habitants considéraient comme des curiosités naturelles. Les villes, rares et éloignées les unes des autres, étaient des îlots de vie dans un océan de solitude. La capitale, Cavalon – la Cité du Vice – dominait le monde connu par sa taille et sa réputation, mais ses décisions étaient ressenties plutôt que vues, imposées par la gouvernante et son armée personnelle, les Cornelius, qui assuraient son contrôle discret sur les cités périphériques.

C'est à cette année, en 3237, qu'un homme se réveilla dans un lit d'hôpital sans souvenirs. À son poignet gauche, juste un bracelet avec son nom, Dwek_mane et son âge, 29 ans.

Le personnel, ne sachant que faire de cet homme et sans moyen de lui faire retrouver la mémoire, le plaça dans un centre de réinsertion dans un bâtiment grisâtre et lui trouva un travail à l'usine des ter_inmal. Ils lui apprirent à vivre au jour le jour en lui apprenant les bases rudimentaires de la vie.

Chapitre I – L'année sans avant

Le soleil n'était pas encore levé lorsque Dwek_Mané ouvrit les yeux. La chambre individuelle qu'il occupait au 17^e étage du bâtiment grisâtre était silencieuse, froide, enveloppée de l'odeur métallique du mobilier et du sol légèrement humide de condensation. Quelques rayons pâles filtraient à travers les vitres poussiéreuses, effleurant les murs nus et les objets personnels qu'il n'avait jamais choisis : un lit, une petite table et une chaise. Le reste du bâtiment s'éveillait peu à peu, des silhouettes indistinctes se déplaçant dans les couloirs sombres, mais aucun son direct ne parvenait jusqu'à sa chambre.

Aujourd'hui serait une nouvelle journée identique aux précédentes, et pourtant Dwek ressentait ce léger frisson qui lui disait que même dans la routine, quelque chose pouvait bouger.

Première journée : vers l'usine

Après une toilette rapide et le petit déjeuner sommaire de la cantine commune, Dwek retrouva Thoms au rez-de-chaussée. Thoms avait déjà l'air éveillé et souriant, même si ses yeux reflétaient la fatigue et la poussière accumulées depuis plusieurs cycles.

— Alors, prêt à passer huit heures à caresser du métal et à parler aux machines ? lança Thoms, ses doigts mimant un ballet imaginaire.

— Encore huit heures... soupira Dwek.

— Pas de problème ! On fera comme hier : toi à la chaîne, moi à faire des blagues. Je garantis que ça passe mieux que le café synthétique, dit Thoms en levant sa tasse.

Ils quittèrent le bâtiment grisâtre. Le vent du désert soufflait, soulevant des nuages de sable qui griffaient la peau et collaient les vêtements. Dwek inspira profondément, goûtant cette sensation familière, mais toujours étrange. À chaque pas, ses bottes crissaient sur le sol sec et caillouteux. L'usine *ter_inmal* se profilait à l'horizon, deux heures de marche à travers les dunes et les roches, un monstre métallique dont le grondement résonnait à des kilomètres.

— Tu crois que ces *ter_inmal* parlent entre eux quand on n'est pas là ? demanda Thoms, un sourire malicieux aux lèvres.

— Je... je ne sais pas.

— Moi je parie que oui ! Et que le modèle félin nous regarde et se moque de nous pendant qu'on assemble ses pièces. T'as vu leurs yeux ? On dirait qu'ils comprennent tout.

Dwek esquissa un sourire. Thoms avait cette capacité à rendre chaque détail absurde et amusant, même l'usine et la poussière brûlante.

Le trajet fut long. La chaleur augmentait à mesure que le soleil se levait, deux soleils suspendus dans le ciel éclairant la terre comme deux projecteurs permanents. Les dunes, les reliefs rocheux et les montagnes enneigées à distance étaient immobiles, silencieux témoins de chaque pas. Les humains du bâtiment semblaient insignifiants face à l'immensité du désert et à la brutalité des éléments.

L'usine s'élevait comme un colosse de métal au milieu du sable, une combinaison de structures mécaniques et de conduits fumants. Des ter_inmal attendaient sur les lignes d'assemblage, leur moitié corps animal, moitié mécanique, vibrant doucement sous l'effet de la gravité et de la machinerie. Les ouvriers, rares, se déplaçaient comme des rouages humains dans cet immense mécanisme.

Dwek rejoignit sa chaîne, répétant les gestes appris depuis un an. Les pièces glissaient entre ses mains, ses yeux scrutant chaque détail, chaque boulon, chaque articulation. Son esprit, pourtant, vagabondait.

— Hé, Dwek ! Tu crois que les boulons ont des sentiments ? lança Thoms en ajustant maladroitement un connecteur.

— Thoms...

— Je plaisante ! Mais imagine un peu... chaque vis a une histoire, un secret, et nous on la casse, ou on l'assemble... Hahaha !

Dwek sourit à nouveau, cette fois plus franchement. Thoms avait ce don de rendre le monde tolérable, même quand il semblait entièrement inutile.

La journée passa, ponctuée par le martèlement des machines, le cliquetis métallique et les vibrations permanentes du sol. À la fin du cycle, Dwek et Thoms reprirent le chemin du bâtiment grisâtre, les muscles fatigués, le corps couvert de poussière et de graisse mécanique. Le désert, à cette heure, était plus calme, mais les dunes semblaient encore plus imposantes sous les soleils.

Le lendemain fut similaire, mais légèrement différent. Dwek se réveilla avec cette sensation persistante que le monde retenait quelque chose qu'il ne pouvait nommer. Thoms, fidèle à lui-même, apparut dès le petit matin, espiègle et déjà prêt à faire des blagues.

— Salut, toi ! Prêt pour une nouvelle danse avec le métal ? lança-t-il en faisant mine de chausser des bottes imaginaires de danse.

— Si ça implique de tomber, je passe mon tour...

— Oh, Dwek ! Tu deviens sérieux... et tu sais quoi ? C'est exactement ce que le métal aime : les sérieux maladroits.

Ils traversèrent le désert de nouveau, discutant de tout et de rien : anecdotes absurdes, observations sur les dunes, petites légendes vagues sur des batailles anciennes ou des noms oubliés, mais rien de concret. Le monde semblait suspendu, chaque pas renforçant le sentiment que rien ne pouvait changer, sauf peut-être eux.

— Et si les montagnes avaient des yeux ? demanda Thoms, un sourire presque sérieux.

— Tu veux dire... les observer ?

— Oui ! Et qu'elles rient quand on trébuche dans le sable... J'te jure, ça doit être drôle de nous voir, pauvres humains !

Dwek secoua la tête, riant malgré lui. Thoms avait ce talent : transformer la peur et l'ennui en quelque chose de presque supportable.

À l'usine, la routine se poursuivait, mais Dwek observa davantage autour de lui : la poussière qui dansait dans les rayons de lumière, le grondement des machines, les reflets des deux soleils sur les engrenages métalliques. Chaque mouvement, chaque détail semblait chargé d'un sens qu'il ne pouvait encore nommer.

Lorsque le second cycle de travail se termina, Dwek et Thoms reprirent le chemin du bâtiment, les ombres s'allongeant dans le désert. Le vent portait la poussière, griffant la peau, et la lumière des deux soleils baignait le sable d'une lueur étrange. Dwek sentait, sans comprendre pourquoi, qu'il allait bientôt franchir une étape. Une rencontre. Une question. Un événement qui briserait un peu la monotonie de ces journées répétitives.

Le bâtiment grisâtre se profilait à l'horizon, sa masse imposante et silencieuse. Dwek monta l'escalier en métal jusqu'à sa chambre, Thoms chantonnant une mélodie absurde sur les boulons et les engrenages. Ils se séparèrent pour la nuit, chacun reprenant ses habitudes.

Et quelque part dans l'air du désert, l'écho d'une nouvelle journée se préparait... celle où Dwek franchirait la porte du bar pour rencontrer ce qui changerait sa vie pour toujours.

Chapitre II – Ceux qui reviennent de la légende

La nuit enveloppait le désert d'un voile profond et silencieux. Les dunes s'étendaient à perte de vue, des chaînes montagneuses enneigées se dessinaient à l'horizon, et quelques roches sombres surgissaient ici et là, rappelant que la planète n'était pas tendre avec ceux qui osaient la traverser. Le vent soufflait avec force, soulevant des tourbillons de sable qui s'infiltraient dans les vêtements et griffaient la peau exposée. Chaque pas était une lutte contre la résistance invisible du sol, chaque respiration, un effort pour dominer l'air épais et sec.

Dwek_Mané entra au bar Point Zéro avec Thoms, qui ne put s'empêcher de rompre le silence, fidèle à son habitude :

— Tu sens cette ambiance ? Le frisson d'une soirée qui ne sera pas comme les autres.

— Frisson ? répliqua Dwek, le sourcil levé. C'est juste un bar... poussiéreux, bruyant et rempli d'odeurs synthétiques.

— Juste un bar ? fit Thoms en prenant une gorgée d'alcool artificiel, tu appelles ça juste un bar, moi j'appelle ça le théâtre des futurs regrets.

Le bar était un lieu étrange, entre la routine des ouvriers et un silence feutré qui tombait parfois comme un rideau. L'air était chargé de poussière et de l'odeur piquante des alcools synthétiques. Les lampes suspendues projetaient des ombres dansantes sur les murs, qui s'allongeaient et se tordaient selon l'angle de la lumière et le mouvement des clients. Les conversations se muaient en murmures, les rires résonnaient faux, mécaniques, comme si la fatigue et le désintéret avaient figé le temps.

Dwek observa les visages autour de lui. Tous semblaient perdus dans une routine qui ne les satisfaisait pas, mais qu'ils acceptaient. Il se sentait différent, isolé dans cette mer d'ombres. Thoms remarqua son air absent et lança :

— Hey, Terre à Dwek ! Tu flottes encore ?

Dwek soupira et répondit à mi-voix :

— Je ne sais pas... juste... quelque chose dans l'air ce soir... différent.

Puis elle apparut sur l'estrade. Ka_ssi. Robe sombre, bottes ayant traversé le désert, démarche fluide et assurée. Chaque mouvement semblait calculé pour capturer l'attention sans forcer, une présence qui se glissait dans les regards comme une brise glaciale.

Ses doigts touchèrent le micro. Le silence tomba sur le bar, comme si le monde entier retenait son souffle. Sa voix s'éleva, claire et hypnotique, pénétrant l'air et effleurant les esprits. Les paroles racontaient des routes oubliées, des serments effacés, des noms disparus. On ne savait pas si elles évoquaient un passé réel ou une légende inventée, mais l'effet était immédiat : chaque note résonnait avec une précision presque douloureuse, éveillant chez Dwek un mélange de curiosité et de malaise.

Thoms chuchota :

— Tu la regardes trop...

— Dis pas n'importe quoi... répondit Dwek. Elle est étrange, mais... captivante.

Dwek sentit quelque chose vibrer en lui, une sensation qu'il ne pouvait nommer.

L'impression d'avoir été attendu, peut-être observé depuis longtemps, sans que son esprit ne puisse comprendre pourquoi.

Le chant se poursuivit, et Dwek observa Ka_ssi sans ciller. Chaque geste, chaque inflexion de voix, chaque mouvement des mains semblait calculé. Thoms, occupé à jouer au serveur improvisé avec un autre client, lança à mi-voix :

— Si tu tombes amoureux, c'est pas ma faute.

— Ce n'est pas ça... murmura Dwek, perplexe. Il y a autre chose...

Les derniers accords s'éteignirent, et le bar applaudit de manière presque mécanique.

Ka_ssi descendit de l'estrade sans se presser, ses yeux semblant chercher quelque chose. Dwek sentit son cœur battre plus vite, et un mélange de crainte et de curiosité l'envahit. Il ne savait pas encore pourquoi, mais il voulait savoir ce qu'elle cherchait à lui dire, même s'il pressentait que le danger n'était pas loin.

Elle s'arrêta à quelques pas. Son regard était calme, presque curieux.

— Tu ne frappes pas dans tes mains.

Dwek haussa légèrement les épaules.

— J'écoute. C'est différent.

Un sourire au coin apparut sur les lèvres de Ka_ssi.

— Différent... comment ?

— Comme si tu chantais pour quelqu'un en particulier. Pas pour la salle.

Elle pencha la tête, l'observant avec plus d'attention.

— Et tu penses que c'était pour toi ?

Dwek soutint son regard, malgré le trouble qui montait en lui.

— Je pense que tu savais que j'étais là.

Un silence s'installa. Le brouhaha du bar sembla s'éloigner.

— Beaucoup pensent ça, répondit-elle doucement. Peu ont raison.

Thoms, accoudé plus loin, lança avec un sourire moqueur :

— Si elle commence à parler en énigmes, c'est mauvais signe.

Ka_ssi ignora la remarque. Ses yeux ne quittèrent pas Dwek.

— Tes mains, dit-elle. Elles ne tremblent pas. Pourtant tu es nerveux.

Dwek fronça légèrement les sourcils.

— Tu observes toujours autant les gens ?

— Seulement ceux qui n'appartiennent pas à l'endroit où ils se trouvent.

Cette phrase le heurta plus qu'il ne l'aurait cru.

— Et selon toi... je n'appartiens pas à cet endroit ?

Elle s'approcha d'un pas. Pas assez pour envahir son espace. Juste assez pour que sa présence devienne palpable.

— Ce bar est rempli de résignation. Toi... tu regardes les issues.

Dwek sentit son cœur accélérer.

— Tu te trompes.

— Non, répondit-elle calmement. Tu attends quelque chose. Tu ne sais pas quoi... mais tu attends.

Il resta silencieux. Parce qu'elle avait raison.

Elle baissa légèrement la voix.

— Dis-moi, Dwek_Mané... est-ce que tu crois aux coïncidences ?

— Non.

— Bien. T'es intelligent c'est déjà ça..

Un nouveau silence. Plus lourd. Plus chargé.

Elle effleura le bord de la table du bout des doigts.

— Alors considère que si je suis venue te parler... ce n'en est pas une.

Dwek sentit une tension invisible se resserrer autour de lui.